



# Chroniques Camusiennes

## Publication de la Société des Études Camusiennes

N° 25 – Septembre 2018

<b>A</b> dieu à Paul Viallaneix	p. 2
<b>V</b> ie de la Société des Études Camusiennes	p. 3
<b>A</b> ctivités camusiennes	p. 9
<b>A</b> nalyses : « Camus et Piero della Francesca », Agnès Spiquel	p. 12
<b>T</b> émoignages	
- « Sans titre », René Humez	p. 20
- « Ma rencontre avec Camus », Misato Niida	p. 21
<b>P</b> arutions	p. 22
<b>D</b> isparition	p. 23
<b>S</b> ociétés amies	p. 24
<b>F</b> ormulaire de (ré)adhésion 2018	p. 25

Chers amis,

Notre ami Paul Viallaneix nous a quittés. Vous trouverez dans ce numéro un hommage à ce grand monsieur ; d'autres suivront – dont vous serez informés. Mais nous aimerions recueillir vos témoignages : par des textes, des photos, vous direz vos souvenirs, votre admiration, votre amitié pour Paul. Nous les publierons dans les prochains numéros de *Chroniques*.

Dans le métro parisien, cet été, s'affichait cette phrase de « Retour à Tipasa » : « Quand une fois on a eu la chance d'aimer fortement, la vie se passe à chercher de nouveau cette ardeur et cette lumière. » Au moment où nous reprenons nos activités, faisons-le avec cette ardeur sous le signe de laquelle on peut réunir Camus et Paul.

Agnès Spiquel  
[agnes@spiquel.net](mailto:agnes@spiquel.net)

Comité de rédaction : Marie-Thérèse Blondeau, Agnès Spiquel, Anne-Marie Tournebize  
 societe@etudes-camusiennes.fr

ISSN 2110-1175

© *Chroniques camusiennes*, n° 25, septembre 2018, reproduction possible après autorisation préalable

## Adieu à Paul Viallaneix

Il est parti au mois d'août, presque sur la pointe des pieds. Nous étions quelques-uns à l'entourer. Il aimait la vie ; mais il souhaitait rejoindre Nelly, son épouse... Il repose à Seilhac, dans sa Corrèze natale, à laquelle il était si attaché.

Nous avons dans le cœur des images de Paul : l'œil bienveillant et malicieux ; le diseur passionnant et intarissable ; l'homme toujours jeune qui bondissait pendant une réunion pour donner son avis, raconter un souvenir, émettre un conseil. Nous nous disions : « c'est comme ça qu'il faudrait vieillir » ; et nous nous désolions de son état, ces dernières années.

Il était, parmi nous, le pionnier : il avait connu Camus ; à 20 ans, il lisait tous les matins ses éditoriaux dans *Combat* ; à 21 ans, il était allé le voir pour lui demander conseil avant une rencontre avec des étudiants allemands (on sortait de la guerre). Il nous disait combien il avait été marqué par l'existence de ce grand frère – qui galvanisait ses propres engagements (lui-même, il avait pris le maquis à 17 ans...), et qu'il admirait aussi en tant qu'écrivain.

Il nous a raconté le choc du 4 janvier 1960. Tout de suite, il a mis son talent de chercheur et de critique littéraire au service de Camus ; cela nous a valu ce très beau livre, *Le Premier Camus (Cahiers Albert Camus 2, Gallimard, 1973)*, né d'un contact prolongé avec les manuscrits mis à sa disposition par Francine Camus. C'est aussi en tant qu'enseignant qu'il a « servi » Camus, à Clermont-Ferrand où il a longtemps animé, avec Roger Quilliot, un Centre d'études camusiennes, où sont nées quelques-unes des grandes thèses des dernières décennies du XX<sup>e</sup> siècle sur Camus<sup>1</sup>.

Tout naturellement, il faisait partie de l'équipe qui a fait vivre la Société des Études camusiennes dès ses débuts. Il était de tous les colloques, passionné par les débats où il restait toujours bienveillant – et plus encore par les conversations « de couloir » qui lui permettaient de découvrir les jeunes chercheurs à qui il prodiguait conseils, documents, savoir. Sa porte était ouverte...

En 2010, il a donné, au colloque d'Angers sur les *Carnets* de Camus, une contribution au titre biblique : « Si je n'ai pas l'amour... ». Relisons-en les premières lignes :

À peine ouvert, en 1935, le premier de ses *Cahiers* pour cultiver la « joie profonde » d'écrire, ne serait-ce qu'en y consignait le « temps de chaque jour » (II, 802), Albert Camus s'interroge sur le livre à « écrire un jour » et « qui donnera le sens » (II, 809). S'il devait s'agir, suppose-t-il, en septembre 1939, dans un cloître de Florence, d'un « livre de morale, il aurait cent pages et 99 seraient blanches » ; et d'ajouter, très résolu : « Sur la dernière, j'écrirais : "Je ne connais qu'un seul devoir et c'est celui d'aimer." » (II, 830). Là-dessus, la pensée du jeune philosophe a beau s'investir dans le premier des « cycles », celui de l'Absurde, où elle entend faire ses preuves, la résolution florentine conserve toute sa radicalité. « Misère et grandeur de ce monde : il n'offre point de vérités mais des amours. / L'Absurdité règne et l'amour en sauve. » (II, 855) Ici semble se confirmer, dans un langage quelque peu laïcisé, le primat canonique de l'amour que l'apôtre Paul prêche dans la première des Épîtres aux Corinthiens (13, 2), familière (qui en douterait ?) à l'apprenti exégète de la théologie augustinienne : « *Et quand j'aurais le don de prophétie, la science de tous les mystères et toute la connaissance, quand j'aurais même toute la foi jusqu'à transporter des montagnes, si je n'ai pas l'amour, je ne suis rien.* »<sup>2</sup>

Anne PROUTEAU et Agnès SPIQUEL

---

1 De cet extraordinaire centre de rayonnement camusien, nous avons tenté de donner une idée dans notre revue *Présence d'Albert Camus*, n° 5, « Hommages », 2013, p. 25-45.

2 Paul Viallaneix, « Si je n'ai pas l'amour... », *Lire les Carnets d'Albert Camus*, Presses universitaires du Septentrion, p. 177.

## Vie de la Société des Études Camusiennes

### ➤ Conseil d'administration du 16 juin 2018

[Ceci est un résumé du compte rendu de cette réunion. Le compte rendu exhaustif est envoyé à tout adhérent sur simple demande]

13 présents et 7 procurations.

#### Informations

**La subvention CNL** pour *Présence 9* (2017) a bien été versée ; le dossier de demande de subvention pour *Présence 10* (2018) est passé à la session de printemps du CNL [réponse : subvention accordée].

**La Revue des Lettres modernes** (texte envoyé par Philippe Vanney) [voir plus loin]

**Le Salon de la Revue, les 10 et 11 novembre** : nécessité d'une bonne mobilisation pour tenir le stand ; utilité de notre présence à ce Salon : rencontres avec les autres associations, importance aux yeux du CNL, rencontre de sympathisants (dont 4 ou 5 par an deviennent des adhérents), vente de numéros de *Présence*.

**Le colloque de Louvain sur la manipulation, les 9 et 10 novembre** [voir plus loin]

**Le colloque d'Arc-et-Senans (28-30 septembre 2018)**, présenté par Danièle Leclair et Alexis Lager [voir plus loin]

#### Le problème du colloque de Sfax (M. Trabelsi)

A. Spiquel rappelle les faits : fin mars 2018, Mustapha Trabelsi (professeur à l'Université de Sfax) annonce qu'il organise un colloque, « Albert Camus et la question des genres littéraires : respect ou transgression(s) ? », en novembre 2018 à Sfax ; il demande le soutien de la SEC. La proximité de son argumentaire avec celui du colloque d'Arc-et-Senans, et la proximité des dates des deux colloques posent problème. Consulté par mail, le CA se prononce contre le soutien au colloque sous cette forme et à cette date ; mais M. Trabelsi maintient son projet.

Le débat fait ressortir combien les choses sont rarement claires avec M. Trabelsi. Tout en reconnaissant la qualité du travail camusien qu'il mène à Sfax depuis de longues années, et en ne fermant pas la porte à des participations individuelles à ce travail, le CA s'accorde sur l'importance de soutenir d'autres initiatives camusiennes en Tunisie, et dans l'ensemble du Maghreb.

#### Les statuts de « l'AEC en Espagne » et la réflexion sur les groupements étrangers

Hélène Rufat soumet au CA les articles du projet de statuts de « L'Association d'Études camusiennes en Espagne » (qu'elle vient de fonder) qui concernent les rapports avec la SEC : son document présente l'état initial des dits articles, les modifications qui y ont été apportées et, sur le compte rendu, la traduction de ces modifications, le CA s'étant étonné de la présentation d'un document non traduit en français.

Le CA constate que les modalités concrètes des rapports de l'AEC en Espagne et de la SEC ne sont pas précisées, en particulier sur le plan financier.

Un débat plus large s'instaure sur la manière dont le lien entre les groupements étrangers et la SEC peut se matérialiser par une contribution (au-delà du paiement des revues envoyées) correspondant au travail fourni par la SEC pour *Présence* et pour *Chroniques* (qui, souvent, sert de produit d'appel pour convaincre des adhérents). Jusqu'à présent, les Sociétés étrangères (Japon, États-Unis et Amérique latine) versent chaque année 1 euro par adhérent pour ce travail. La majorité du CA pense que c'est une somme à réviser. Plutôt qu'une somme forfaitaire, on retient l'idée d'un pourcentage : 10 % de la cotisation demandée aux adhérents du groupement étranger pourraient être reversés à la SEC.

On en revient ainsi à **la charte sur les rapports entre les groupements étrangers et la SEC**, déjà discutée à plusieurs reprises par le CA. La discussion permet la mise au point suivante – qui sera proposée pour adoption au CA de l'automne et à l'AG de janvier.

**Des liens étroits** sont établis entre ces groupements (quelle que soit la désignation qu'ils adoptent) et la Société des Études camusiennes, et ce par tous les moyens possibles :

- \* contacts réguliers (par mail ou en direct) par le biais d'un responsable, qui peut, le cas échéant, être invité à une réunion du CA ;
- \* communication à la SEC de la liste de leurs membres et transmission des principales activités du groupe (au moins une fois par an) ;
- \* liens réciproques sur les sites web et partage éventuel réciproque des articles et contributions.

Les groupements étrangers peuvent mettre au point **leurs propres supports de communication**. Il est rappelé que, selon la législation française actuelle, les textes de Camus ne tomberont dans le domaine public qu'en 2030 et que, donc, toute citation ou traduction de ces textes doit faire l'objet d'une demande d'autorisation auprès des ayants-droit.

**Chaque groupement adhère à la SEC** : il reçoit à ce titre la revue annuelle, *Présence d'Albert Camus*, et les numéros de *Chroniques camusiennes*. Ces derniers peuvent être diffusés dans le groupement ; ils peuvent être mis sur son site, au rythme où le fait la SEC elle-même, c'est-à-dire à la parution du numéro suivant. Toute reproduction des textes doit faire l'objet d'une demande d'autorisation préalable (il en va de même, évidemment, pour les textes de *Présence*). Des membres du groupement peuvent demander à recevoir la revue à titre individuel.

Le groupement verse tous les ans la somme correspondant au nombre de revues envoyées (coût du numéro + coût de l'envoi), augmentée d'une participation forfaitaire au travail fourni par la SEC ; celle-ci correspond à 10 % de la cotisation demandée par le groupement à ses membres.

**Cette charte figure comme avenant aux statuts de la SEC ; une fois actualisée par chaque groupement, elle figure comme avenant à leurs propres statuts.**

## Questions diverses

**La réflexion du site** est devenue nécessaire pour des raisons à la fois ergonomiques et esthétiques. Le Conseil en vote le principe (2000 euros) par quelqu'un de fiable que connaît bien Rémi Larue.

**Le colloque sur les traductions de *L'Étranger* (2017)** a été faite, annonce Guy Basset – qui annonce également **le colloque du centenaire de Mohamed Dib en 2020**, organisé par les « Amis de Dib » ; il demande si la SEC s'y joint. Réponse unanimement positive.

**Le site de la bibliographie camusienne mis au point par Raymond Gay-Crosier et transféré à Jason Herbeck** : celui-ci explique qu'il n'a pas le temps d'assumer correctement sa mise à jour. On discute de nos modes d'utilisation de cet outil, de nos attentes et de la manière dont la SEC peut prendre sa part de la mise à jour de ce site, dont tout le monde devrait pouvoir profiter. On convient qu'une réflexion plus globale est nécessaire : une commission va mener une réflexion approfondie sur le sujet [les échanges par mail ont commencé...]

Marie-Thérèse Blondeau rappelle **la table ronde sur le roman camusien, organisée par Maciej Kaluza, au festival littéraire de Sopot** (Pologne), le 19 août. [Voir plus loin]

**Le prochain CA est fixé au samedi 1<sup>er</sup> décembre 2019 ; l'AG (2018) au samedi 12 janvier 2019.**

➤ **Nouvelles des Sociétés étrangères**

➤ **La Société latino-américaine**

Préparation du soixante-dixième anniversaire de *L'État de siège* (1948), en octobre 2018.

➤ **La Société japonaise**

La 66<sup>e</sup> réunion de la Société japonaise des Études camusiennes s'est tenue le 2 juin, à l'Université Dokkyo. Deux communications ont été présentées :

- Marie-Thérèse Blondeau : « De l'insignifiance: les êtres mécaniques dans *La Peste* »
- Io Watanabe : « Logos sans Dieu : Langage et banalité de *La Peste* ».

La discussion était amicale et vivante.

➤ **La Société polonaise**

**Festival littéraire de Sopot, 16-19 août 2018**

Cette année, la France et la littérature française étaient les invitées d'honneur du Festival littéraire qui se tient chaque année, depuis 2012, à Sopot, sur les bords de la Baltique. Placé sous le patronage de la Ministre de la Culture française, Françoise Nyssen, de l'ambassadeur de France en Pologne, Pierre Lévy, du maire de la ville, entre autres, ce festival a accueilli, du 16 au 19 août, plus de 50 intervenants. Sopot est une charmante cité balnéaire dont le centre piétonnier est émaillé de boutiques, de restaurants et de cafés. Une grande jetée en bois permet de longues promenades le long de la mer.

Conférences et tables rondes se sont succédé, auxquelles ont participé David Camus, Pierre Lemaître, Edouard Louis, Alain Mabanckou, et le journaliste Bernard Lecomte, pour ne citer qu'eux. Un public nombreux se pressait à chaque réunion. Dimanche 19, Maciej Kaluza a animé une table ronde autour de l'œuvre d'Albert Camus, à laquelle ont participé David Camus, petit-fils de l'auteur, Virginie Lupo et Marie-Thérèse Blondeau, membres de la SEC. Les intervenants ont évoqué leur premier contact avec l'œuvre de Camus, les enjeux de *L'Étranger* et de *La Peste*, la leçon de *La Chute*, l'extraordinaire actualité de Camus. Nombreuses furent les questions du public.

Le 17 août, on nous avait organisé une visite de Gdansk, « perle de la Baltique », la vieille ville et le musée Solidarnosc, créé en 2014. Il abrite une collection permanente passionnante qui fait revivre, à l'aide d'affiches, de vidéos, de photos, de souvenirs, l'histoire du mouvement « Solidarité ». Cette exposition très vivante retrace les événements de 1980 en les replaçant dans leur contexte historique et politique. De la terrasse au sixième étage, on a une vue panoramique des chantiers navals où tout a commencé, sous l'impulsion d'un certain Lech Walesa. La vieille ville, en partie détruite pendant la deuxième guerre mondiale, a été reconstruite à l'identique. La promenade le long des quais est des plus agréables. Une réception au Grand Hôtel de Sopot termina la soirée.

Que soient ici remerciés les organisateurs du Festival pour la qualité de leur accueil et leur gentillesse. Un grand merci en particulier à tous les bénévoles parlant français, qui nous ont accompagnés tout au long du séjour.

Marie-Thérèse BLONDEAU

➤ **L'Association d'études camusiennes en Espagne**

Voir son site : <http://aecamusianos.com>

Voir le compte rendu du CA ci-dessus

➤ **La Série Camus de la *Revue des Lettres modernes* (nouvelles données par Philippe Vanney, son directeur)**

Le numéro 24 paraîtra finalement en 2019, hors abonnement.

Classiques Garnier va rééditer le n°16 « *L'Étranger* cinquante ans après » (paru en 1995), parution prévue dans un mois.

**Projet n° 25, « Camus au sortir de la guerre : 1944-1948 », à paraître en 2022.**

Ce numéro envisage d'examiner la situation de Camus dans cette période critique, entre espoirs et désillusions. Il s'organisera en trois parties :

- **Camus journaliste**  
L'éditorialiste à succès de *Combat*, mais aussi d'articles parus dans d'autres journaux ou en revues. Nécessité d'une nouvelle presse, morale et politique etc.
- **L'homme engagé**  
Camus prend position dans les luttes de son temps : événements en Algérie en 1945, nécessité de créer l'Europe, Gary Davis, les polémiques, épuration et peine de mort, Conférence au couvent dominicain de Latour-Maubourg, voyage aux USA, etc.
- **L'écrivain**  
Quelles sont les conséquences et les influences de la guerre sur son œuvre littéraire ?  
*Lettres à un ami allemand, La Peste, Caligula, Le Malentendu* : un succès au goût amer, Camus dramaturge, l'essayiste etc.

Les propositions de contributions avec abstract sont à envoyer à Philippe Vanney ([pvanney@gmail.com](mailto:pvanney@gmail.com)) et Marie-Thérèse Blondeau ([marie-thereseblondeau@orange.fr](mailto:marie-thereseblondeau@orange.fr)) avant la fin de cette année.

Les contributeurs devront remettre leur manuscrit fin décembre 2019.

À la demande de Philippe Vanney, directeur de la Série Camus (RLM), Marie-Thérèse Blondeau codirigera ce numéro.

➤ **« Albert Camus et la poésie » colloque des 28, 29 et 30 septembre 2018 à la Saline royale d'Arc-et-Senans**

Voir le programme détaillé du colloque sur notre site, ainsi qu'une liste des hébergements possibles à proximité de la Saline.

Pour les inscriptions au colloque, voir <http://salineroyale.tickeasy.com/fr-FR/accueil>

➤ **« La manipulation textuelle, idéologique et politique dans l'œuvre et la pensée d'Albert Camus. Critique et pratique », colloque des 9 et 10 novembre 2018. Université de Louvain-la-Neuve (Belgique)**

**Programme provisoire**

**Vendredi 9 novembre – matinée**

Marie-Thérèse Blondeau, « La “duplicité profonde” de Clamence : la confession perverse comme stratégie érotique »

Marc Quaghebeur, « Revisitation d'un cadavre anonyme : enquête sur la contre-enquête de Kamel Daoud »

Vincent Engel, « *L'Étranger* : un plaidoyer pro-domo »

Pierre-Louis Rey, « Manipulation dans *La Peste* »

### **Vendredi 9 novembre – après-midi**

Agnès Spiquel, « Défaire la manipulation à la lumière de l'énigme »

Vivien Matisson, « Albert Camus et Brice Parain : de la manipulation du *logos* »

Brigitte Sändig, « Démonstration, dénonciation, réquisitoire ? Des *Démons* de Dostoïevski aux *Possédés* de Camus »

Amine Ait-Chaalal, « Camus et la guerre d'Algérie : l'étrange équation. Clarté, ambiguïté ou manipulation(s)? »

Valérie Rosoux et Tanguy de Wilde d'Estmael, Titre à préciser

### **Samedi 10 novembre – matinée**

Gleya Maatallah, « Discours et contre discours de la manipulation dans *Lettres à un ami allemand* d'Albert Camus »

Hyacinthe Ouignon, « Camus journaliste : stratégies de captation et efficacité rhétorique »

Rémi Baudouï et Matthieu Donnarumma, « La manipulation comme processus camusien de la dénonciation et de l'engagement »

Hélène Rufat, « Hubris, la grande manipulatrice dans les œuvres de théâtre camusiennes »

➤ **La journée d'étude prévue à Montpellier, « Camus en scènes. Repenser l'actualité d'un auteur », organisée par Joëlle Chambon, Arianna De Sanctis et Vincenzo Mazza, qui n'avait pu se tenir le 27 mars du fait de l'occupation de l'Université, aura finalement lieu le 10 octobre au Théâtre de la Vignette de Montpellier.**

➤ **Impressions sur le colloque du 4 avril 2018, « Un dialogue (absurde ?) entre psychiatres et camusiens » au Centre référent de réhabilitation à Lyon**

Je dois dire qu'à première vue le sujet m'a intriguée voire amusée ! Comment pouvait-on raccrocher l'œuvre de Camus à la psychiatrie ? Cet axe inédit m'a suffisamment interrogée pour que je m'y rende entraînant avec moi une amie.

Dès la première table ronde, l'organisation sans faille d'Agnès Spiquel côté camusiens et de Brice Martin côté psychiatrie a laissé transparaître l'intérêt de se risquer à un tel dialogue. Les cas cliniques présentés avec clarté et simplicité par les jeunes internes en psychiatrie ont permis à tous, psychiatres comme camusiens, de comprendre combien ce métier interroge ceux qui ont choisi de s'y consacrer et combien le doute peut les habiter face à des situations où l'enseignement reçu et intégré ne peut suffire à apporter une réponse. Au cours du déroulé de la journée les échanges respectueux et constructifs ont permis de comprendre que, face au doute solitaire du praticien, face à l'absurdité de certaines situations, le sentiment de révolte est naturel et inévitable, sentiment qui peut être apaisé par le recours toujours possible au dialogue avec des confrères et le personnel soignant, chacun amenant un regard, un angle parfois différent sur la situation évoquée introduisant l'idée de mesure et de non-jugement comme concept essentiel pour rester au plus près de l'humain. En posant comme a priori, côté psychiatres, des cas cliniques anonymes et, côté Camus, des références qui portaient uniquement sur l'œuvre publiée, ce colloque a fait émerger l'évidence que les interrogations que pose l'œuvre de Camus ne sont pas si éloignées de celles auxquelles sont confrontés les psychiatres ; ce qui confirme combien cette œuvre littéraire parle à tous parce qu'elle est en relation constante et permanente avec la vie.

Marcelle MAHASOLA

### **Annuaire des adhérents :**

Nous vous proposons de faire figurer sur notre site vos **nom, prénom et lieu géographique** (cette dernière information est très souvent demandée en vue de regroupements ciblés ou de simples contacts). **Les adresses mail ne seraient données qu'à la demande** et bien entendu seulement si cette dernière semble justifiée.

**En cas de désaccord avec cette procédure** qui devrait être mise en place très prochainement, vous pouvez contacter Rémi Larue par mail: [remi.larue@live.fr](mailto:remi.larue@live.fr)

### **Il est encore temps de payer votre cotisation 2018 : 30 euros (tarif inchangé).**

Vous trouverez le formulaire à la fin de ce numéro.

### **Le numéro 10 de notre revue *Présence d'Albert Camus* va paraître en septembre 2018.**

Si vous souhaitez d'autres exemplaires, vous pouvez les commander à Anne-Marie Tournebize (29, boulevard Camélinat 92240 Malakoff) ou les trouver à la librairie Compagnie (58 rue des Écoles Paris 5<sup>ème</sup>).

Pour les numéros précédents, vous pouvez les commander à l'adresse de l'association (3bis, rue de la Glacière 94400 Vitry/Seine).

### **Consultez régulièrement notre site : [www.etudes-camusiennes.fr](http://www.etudes-camusiennes.fr)**

Vous y trouverez toutes les nouvelles au fur et à mesure de leur parution....

... et maintenant, une nouvelle rubrique « Association/Lecteurs » dédiée à tous les lecteurs de Camus :

« Vous aimez Camus. Comment l'avez-vous rencontré ? En personne, peut-être, ou le plus souvent par ses livres. Au cours de vos études ou par curiosité personnelle ? Comment a, au fil des années, évolué votre intérêt ?

Afin que nous nous connaissions mieux au sein de la communauté des camusiens, nous serions heureux si vous acceptiez de vous confier en toute liberté.

Envoyez-nous une page (2000 signes environ) en cliquant sur : "contactez-nous". Merci à vous.

**Tous les anciens numéros de *Chroniques Camusiennes*** sont à présent **en ligne sur notre site** dans la rubrique L'Association/Bulletins.

**Consultez également la bibliographie camusienne**, créée par Raymond Gay-Crosier et maintenant gérée par Jason Herbeck, de l'université de Boise (Idaho)

<http://camusbibliography.boisestate.edu/>



## Activités camusiennes

### ➤ Le Prix Trobades Albert Camus 2018

La plasticienne **Mona Hatoum** a été déclarée lauréate, à l'unanimité, par le jury de ce premier Prix Trobades Albert Camus, qui précise :

*« Mona Hatoum, à l'imaginaire fécond et audacieux, travaille sur la matière de la vie quotidienne, la transforme et la réinvente dans un monde qui nous captive et nous interroge. C'est une méditerranéenne et être méditerranéen c'est une façon d'être au monde. Déplacement et exil tissent la toile d'une mémoire blessée et exigeante. Son œuvre, inscrite dans la tradition minimaliste, va au delà, vers une poésie rebelle. Albert Camus, l'homme révolté, se définissait avant tout comme artiste. »*

Mona Hatoum est née au sein d'une famille palestinienne en 1952 à Beyrouth (Liban) et vit à Londres depuis 1975 suite à une visite en Grande-Bretagne. La guerre ayant éclaté au Liban, elle n'a pas pu y retourner.

Le prix lui a été remis le 1<sup>er</sup> juin dans la salle Albert Camus de Sant Lluís, Minorque.

### ➤ Camus en Grèce

➤ 2 mai 2018, « Camus entre mesure et démesure », à la librairie Lexikopoleio d'Athènes  
Un dialogue entre Françoise Kleftz-Drapeau, docteur en philosophie grecque et enseignante à la Sorbonne Nouvelle Paris 3, et Yannis Kiourtsakis, écrivain, sur la dette d'Albert Camus à l'égard de la Grèce et sa correspondance amoureuse avec Maria Casarès

➤ 6 mai 2018, « Quelle place de la Grèce dans l'œuvre d'Albert Camus ? » au pavillon de la francophonie, dans le cadre du 15<sup>e</sup> Salon international du livre de Thessalonique par Françoise Kleftz-Drapeau et Yannis Kiourtsakis,

### ➤ Autres manifestations passées (dont nous n'avions pas connaissance en avril dernier)

➤ les 26 et 27 avril 2018, une adaptation de *La Chute* au théâtre al Madina de Beyrouth : l'actrice Sophia Hadi interprète Clamence dans une mise en scène de Nabyl Lahlou. La pièce a été créée à Rabat (Maroc) en 2013 et reprise en 2017.

➤ du 28 mai au 1<sup>er</sup> juin 2018, sur France-Culture, « Pages arrachées à Albert Camus » en 5 épisodes

- « Le Témoin de la liberté » : l'allocution de Camus à la salle Pleyel le 13 décembre 1948 + lecture de textes de Camus, enregistrée en public à l'Espace Cardin à Paris le 7 avril 2018
- un extrait du *Premier Homme*
- « L'Été à Alger », *Noces*
- « Journaux de voyage » (1)
- « Journaux de voyage » (2)

Vous pouvez les ré-écouter sur <https://www.franceculture.fr/emissions/fictions-le-feuilleton/pages-arrachees-a-albert-camus>

- le 5 juin, réunion des Camusiens du Toulousain
- le 25 juin, sur France-Culture, Françoise Kleltz-Drapeau pour la Correspondance Camus-Casarès, dans « Correspondances amoureuses », émission *La Compagnie des auteurs*.  
<https://www.franceculture.fr/emissions/la-compagnie-des-auteurs/correspondances-amoureuses-14-camus-casares-tumulte-ou-juste-mesure-de-lamour>
- Du 6 au 29 juillet, au théâtre du Chêne Noir d'Avignon, lecture par Stéphane Olivié Bisson d'extraits des *Carnets* d'Albert Camus
- Le 2 septembre, diffusion sur France Culture, émission Fictions/Théâtre et Cie, de la lecture de la Correspondance Camus-Casarès par Isabelle Adjani et Lambert Wilson enregistrée au festival d'Avignon le 13 juillet dans la Cour du Musée Calvet. Dans la seconde partie de l'émission, lecture du *Premier Homme* par Françoise Fabian.  
<https://www.franceculture.fr/emissions/fictions-theatre-et-cie/notre-eternel-ete-albert-camus-maria-casares-correspondance-1944-1959>

**Manifestations à venir** (voir le détail sur le site)

Date	Thème	Organisateurs/ intervenants / acteurs	Lieu
9 sept. 18h30	Lecture d'extraits de la correspondance Camus-Casarès	Par Isabelle Adjani et Lambert Wilson, en clôture de la 40 <sup>ème</sup> édition du « Livre sur la Place »	Opéra National de Nancy
Du 14 sept. au 13 oct.	Adaptation théâtrale de <i>L'Étranger</i> ( <i>The Outsider</i> )	Adaptation de Bel Okri	Print Room at the Coronet - Londres
Du 27 sept. Au 7 oct.	<i>Un cas Intéressant</i> (Albert Camus d'après Dino Buzzati)	Mise en scène par Marité Gaudefroy et joué par la troupe Scène 92	Espace Bernard Palissy à Boulogne-Billancourt
23 octobre		Réunion des Camusiens du Toulousain	

## Analyse

### Albert Camus et Piero della Francesca

Agnès SPIQUEL

[Ce texte est issu d'une conférence donnée le 29 avril 2016 au Musée San Domenico de Forlì, dans le cadre de l'exposition *Piero della Francesca, indagine su un mito* (13 février-26 juin 2016). Laurent Bove, à qui je l'avais communiqué quand il préparait son article, « Écrire comme Piero della Francesca peint. Albert Camus "romancier du corps" » (*Présence d'Albert Camus*, n° 10, septembre 2018) m'a encouragée à le publier.]

Le rapport de Camus à la peinture ne se réduit pas à sa longue fréquentation des peintres de l'École d'Alger, avec qui il a noué de profondes amitiés lors de sa jeunesse estudiantine et militante à Alger dans les années 1930. Dès cette époque, il est passionné par les grands peintres du passé, en particulier ceux de la Renaissance italienne ; plus tard, dans le Paris des années 1950, il se rapprochera de peintres contemporains.

Sa culture picturale, il ne l'a pas acquise dans son milieu d'origine, pauvre et illettré, mais à l'école. Et, même si par la suite, il a davantage évoqué son initiation à la littérature, on peut supposer que ce que lui ont appris ses professeurs du lycée d'Alger et sa fréquentation des livres d'art dans les bibliothèques a aiguisé sa curiosité et son goût. En tous cas, dès le début de ses études universitaires, il s'intéresse activement à la peinture : non seulement il passe de longues heures à regarder peindre ses amis, mais une partie importante des articles qu'il publie dans *Alger Étudiant*, le journal de l'université, porte sur des peintres et des expositions (*OC I*, p. 547-563). Il fréquente, dès son ouverture en 1936, la librairie « Les Vraies Richesses » d'Edmond Charlot qui, amateur éclairé de peinture, a tenu à faire aussi de sa petite librairie une galerie d'exposition. Camus est ainsi au cœur d'un groupe de jeunes gens qui, chacun dans son art spécifique, veulent transformer en profondeur la création artistique ; poètes et peintres, romanciers et architectes, essayistes et sculpteurs, échangent leurs coups de cœur, leurs découvertes et émerveillements, et réfléchissent ensemble aux fondements de l'art, comme en témoignent les revues – aussi éphémères que belles – qu'ils créent ensemble<sup>3</sup>.

Mais Camus sait qu'il faut remonter aux sources : la Grèce et l'Italie. Il ne pourra aller en Grèce que dans les années 1950. Mais, même pauvre, il part en Italie dès les années 1930 ; et l'Italie c'est l'Ombrie et la Toscane, c'est la grande tradition de la peinture italienne dont il s'enchant, et dont *Noces* (1939) parle magnifiquement, en particulier le dernier essai du recueil, « Le Désert » (*OC I*, p. 128-137) – que Franck Planeille a très bien commenté<sup>4</sup>.

Lors de ses voyages en Italie, Camus « rencontre » Piero della Francesca. C'est un regard spécifique qu'il porte sur les œuvres du grand maître : l'amateur de peinture n'est ni un connaisseur des arcanes de la peinture de la Renaissance italienne, ni un esthète qui laisse parler son émotion, mais un artiste-philosophe qui réfléchit sur l'art et sur l'homme ; c'est-à-dire sur ce que l'art dit de l'homme et sur le rôle que l'art peut jouer dans le destin humain.

<sup>3</sup> Citons entre autres la *Revue algérienne*, qu'il anime avec ses amis (cinq numéros en 1938-1939).

<sup>4</sup> Franck Planeille, « "Le Désert" à Florence ou la première Italie d'Albert Camus », *Camus et l'Italie*, Les Rencontres Méditerranéennes Albert Camus, Les Écritures du Sud, 2006, p. 13-34.

## Les « rencontres »

Camus passe par l'Italie du nord en août 1936 (il a vingt-trois ans), au retour d'un voyage en Europe centrale avec sa (première) femme et un ami ; sur le trajet Vienne-Venise, il s'arrête à Vicence et rayonne pendant quelques jours autour de cette ville. C'est un voyage malheureux dont ses *Carnets* ne portent nulle trace mais dont il tirera, en 1937, « La Mort dans l'âme », l'essai central du recueil, *L'Envers et l'Endroit*. L'Italie, c'est « l'endroit » heureux de cet « envers » que représente Prague. C'est, écrit Camus, une « terre faite à mon âme » ; il retient les paysages plus que les villes ou les œuvres d'art.

Sa vraie rencontre avec l'Italie a lieu l'année suivante, à un moment-charnière où, après des années d'engagement culturel et politique, il s'appête à réorienter sa vie vers le théâtre et vers l'écriture de son œuvre. Entre le 8 et le 15 septembre 1937, il séjourne successivement à Pise, à Florence (d'où on peut penser qu'il va à San Sepolcro) et à Fiesole. Il en garde un souvenir émerveillé puisque, quelque vingt ans après, il rappelle ce voyage de jeunesse : « Pour le barbare que j'étais, l'Italie a révélé, de manière éblouissante, l'art<sup>5</sup>. » Les abondantes notes de ses *Carnets* montrent toute la place que tiennent, dans ces visites, les œuvres d'art avec le contrepoint des paysages et des êtres vivants croisés dans les rues (*OC II*, p. 828-834).

Camus fera deux autres voyages en Italie. En 1954, lors d'une tournée de conférences à Turin, Gênes, Rome (il va également à Naples), ses notations portent principalement sur l'architecture et les paysages et, en peinture, sur Le Caravage ; il ne retourne pas voir les peintres toscans. Mais l'année suivante, tout se passe comme s'il revenait à la rencontre de Piero della Francesca. Il séjourne en Italie du 5 au 22 août 1955, à une période difficile de sa vie : il sort des éprouvantes querelles qu'a suscitées son essai philosophique, *L'Homme révolté*, et il traverse une période de sécheresse créatrice. Séjournant à Rimini, il rayonne sur toute la Toscane et l'Ombrie, en particulier Urbino et San Sepolcro (*OC IV*, p. 1238-1239). Ce voyage sera donc pour nous aussi important que celui de 1937.

Avant ces rencontres « directes », Camus avait été « initié » à Piero della Francesca, de plusieurs manières. Dans ses années algéroises, il est très proche de René-Jean Clot, peintre, romancier et poète, dont un des premiers tableaux emprunte à la disposition de ceux du maître. Dans ses années parisiennes, il fréquente l'artiste Balthus, dont Piero della Francesca est le peintre préféré<sup>6</sup>.

Franck Planeille estime probable qu'il ait lu et été marqué par le livre d'André Suarès, *Le Voyage du Condottiere*, qui connut une belle notoriété ; le second volume de cet ouvrage, publié en 1932, concerne Florence<sup>7</sup> et le commentaire enthousiaste et éclairé qu'on y trouve de la *Résurrection du Christ* a pu éveiller le désir de Camus. Mais, à juste titre, F. Planeille estime plus décisive l'influence de Malraux, que le jeune Camus admire éperdument. Il a lu *La Tentation de l'Occident* paru en 1926, où dialoguent un Occidental et un Chinois, Ling, qui souligne combien, pour l'art chinois, le temps est saisi comme instant. Mais surtout, il est fort probable qu'il lit un texte publié par Malraux en décembre 1937 dans la revue *Verve*<sup>8</sup> ; en mentionnant explicitement les deux

---

<sup>5</sup> Lettre de Camus à Jean Grenier, le 24 août 1955 (pendant un autre séjour en Italie), *Correspondance Albert Camus - Jean Grenier*, présentée par Marguerite Dobrenn, Gallimard, 1981, p. 201.

<sup>6</sup> Marcelle Mahasela, « Albert Camus. Réflexions sur la peinture, de Picasso à Giotto », *Bulletin de la Société des Études camusiennes*, n° 88, septembre 2009, p. 21-30. Voir la section de l'article qui concerne Clot ; elle note également qu'en 1926, Balthus a peint une reproduction de la *Légende de la Vraie Croix*, et que Camus parle de Balthus et de Piero dans des termes proches.

<sup>7</sup> André Suarès (1868-1948). Le premier volume du *Voyage du Condottiere*, « Vers Venise », 1910 ; « Fiorenza » et « Sienna la bien-aimée », Émile-Paul, 1932 – réédition du tout en 1950, toujours chez Émile-Paul Frères.

<sup>8</sup> À cette très extraordinaire « revue artistique et littéraire », où l'on trouve des noms qui deviendront tous prestigieux, mais qui n'aura que quatre livraisons, Malraux donne trois articles ; c'est le premier, « Psychologie de l'art » qui a pu orienter le regard et la réflexion du jeune Camus (Roger Quilliot, note dans Camus, *Essais*, « Pléiade », Gallimard,

tableaux de Piero della Francesca, *La Flagellation* et la *Résurrection*, Malraux en vient à affirmer que le peintre est « l'inventeur du détachement comme expression dominante des personnages ». « Le temps comme instant », et « le détachement dans le regard des personnages », ces deux idées, on va le voir, sont essentielles dans l'analyse de Camus. Mieux, la seconde ne figure pas dans les notations de voyage qui figurent dans les *Carnets* ; Camus l'emprunte donc bien à Malraux qui, *a posteriori*, l'aide à mieux comprendre ce qu'il a vu en Italie.

Enfin, la fine connaisseuse du fonds Camus qu'est Marcelle Mahasela signale « deux documents » qui permettent de penser que Camus met très haut ce peintre : « Un feuillet sur lequel il a noté le nom des tableaux de Piero della Francesca et le nom des villes où ils se trouvent ; ainsi qu'un questionnaire dactylographié comportant des réponses manuscrites dans lequel Camus affirme clairement sa préférence pour ce peintre<sup>9</sup> ».

## Les textes

Il est temps, maintenant, d'en venir aux textes de Camus sur Piero della Francesca.

Le premier, décisif, c'est « Le Désert » de *Noces*, en 1939 (*OC*, I, p. 128-137) ; Camus y réutilise abondamment les notes de ses *Carnets* pendant le voyage de 1937. Placé à la fin du recueil, « Le Désert » déroute à plus d'un titre le lecteur. Les trois essais qui précèdent réfèrent explicitement à l'Algérie à travers trois lieux célèbres : Tipasa, Djémila, Alger. Le lecteur s'attend donc à un essai sur le désert du sud algérien ; or il n'en est rien : nous sommes en Toscane et le désert dont il s'agit est celui des moines qui ont vécu dans les cloîtres toscans<sup>10</sup>. Si les paysages sont bien présents dans cet ultime essai, il ne s'agit plus de « noces » de l'homme et du monde, comme sur les rivages algérois de la Méditerranée – mais d'un « je » central et solitaire qui regarde de tous ses yeux les êtres, les lieux et les œuvres d'art, pour en tirer une méditation philosophique (et c'est à ce niveau que les quatre essais de *Noces* se rejoignent).

Rentré d'Italie en septembre 1937, Camus entreprend immédiatement l'écriture du « Désert » et il en pousse la rédaction assez loin pour s'enjoindre en juin suivant, dans un programme de travail pour l'été, de « [f]inir Florence » (*Carnets*, *OC* II, p. 853). Il le dédicace à Jean Grenier, son professeur de philosophie – ce qui souligne la dimension philosophique des enjeux de ce texte, en lien étroit avec la méditation esthétique et éthique.

L'essai se structure en quatre étapes, marquées par des astérisques : il ne s'agit pas d'un parcours de visite mais d'un chemin de méditation, à partir des œuvres des peintres toscans qu'il a vues en Italie, et tout particulièrement Piero della Francesca. La question initiale est celle de la tension, voire de l'incompatibilité, entre la vie et l'art – qui rebondit presque aussitôt avec la question de la vérité en art. Pour y réfléchir, sont immédiatement convoqués « les maîtres toscans » et les deux noms qui viennent sont ceux de Giotto et de Piero della Francesca, le premier pour *La Mise au tombeau du Christ*, le second pour *La Flagellation du Christ*. Le propos s'élargit ensuite à l'ensemble de la leçon donnée par l'Italie, à travers sa peinture, ses paysages et son rapport à l'amour, médiatisé par Shakespeare. Les deux mouvements suivants de l'essai sont centrés sur Florence, en un parcours qui est en même temps approfondissement de la méditation<sup>11</sup> : l'austérité

---

1965, p. 1361). Le propos, sinon la lettre, de ces articles sera repris par Malraux dans *Les Voix du silence* – pour ce qui concerne Piero della Francesca, dans la première partie « Le Musée imaginaire » (Gallimard, « La galerie de la Pléiade », NRF, 1951, p. 90).

<sup>9</sup> Marcelle Mahasela, article cité, p. 28.

<sup>10</sup> Roger Quilliot rappelle que, dans un autre essai, « Le Minotaure ou la Halte d'Oran », écrit en 1939, mais publié seulement en 1954 dans *L'Été*, Camus écrit : « Il n'y a plus de déserts. [...] Mais où trouver la solitude nécessaire à la force, la longue respiration où l'esprit se rassemble et le courage se mesure ? Il reste les grandes villes (*OC* III, p. 567). Quilliot évoque aussi des échos à Nietzsche qui, dans *La Généalogie de la morale*, voyait dans la « volonté de désert », l'idéal des « grands esprits féconds et inventifs », sachant que le désert est partout, même dans un hôtel bondé. » (*Essais*, *op. cit.*, note I, p. 1242).

<sup>11</sup> Franck Planeille écrit : « Les lieux ne sont pas vus, *lus* pour eux-mêmes, mais comme des degrés des " cercles ", dans

des cloîtres où les moines vivaient face à la mort semble s'opposer à la splendeur du monde et des femmes. Mais tout cela se rejoint dans la contemplation de la beauté, qui n'est ni élévation vers Dieu ni célébration du destin humain. D'une part, en effet, Dieu n'existe pas et l'homme est mortel ; de l'autre, le monde offre à l'homme sa beauté et, en même temps, il nie l'homme ; celui-ci est donc partagé entre la révolte contre la mort et le consentement heureux à la beauté : équilibre difficile à trouver mais que l'Italie enseigne de multiples manières. C'est alors que, dans un quatrième et dernier mouvement, Camus revient à Piero della Francesca, cette fois avec *La Résurrection* : le tableau lui apparaît comme le paradigme de la vérité apprise grâce à l'Italie, qui est la vérité du désert – celui où l'être est face à la finitude et la mort, et en même temps face à l'amour et à la joie.

Regardons-y de plus près. La première occurrence, au tout début du « Désert », concerne *La Flagellation du Christ* :

[...] j'appelle vérité tout ce qui continue. Il y a un enseignement subtil à penser qu'à cet égard, seuls les peintres peuvent apaiser notre faim. C'est qu'ils ont le privilège de se faire les romanciers du corps. C'est qu'ils travaillent dans cette matière magnifique et futile qui s'appelle le présent. Et le présent se figure toujours dans un geste. Ils ne peignent pas un sourire ou une fugitive pudeur, regret ou attente, mais un visage dans son relief d'os et sa chaleur de sang. De ces faces figées dans des lignes éternelles, ils ont à jamais chassé la malédiction de l'esprit : au prix de l'espoir. Car le corps ignore l'espoir. Il ne connaît que les coups de son sang. L'éternité qui lui est propre est faite d'indifférence. Comme cette *Flagellation* de Piero della Francesca, où, dans une cour fraîchement lavée, le Christ supplicié et le bourreau aux membres épais laissent surprendre dans leurs attitudes le même détachement. C'est qu'aussi bien ce supplice n'a pas de suite. Et sa leçon s'arrête au cadre de la toile. Quelle raison d'être ému pour qui n'attend pas de lendemain ? Cette impassibilité et cette grandeur de l'homme sans espoir, cet éternel présent, c'est cela précisément que des théologiens avisés ont appelé l'enfer. Et l'enfer, comme personne ne l'ignore, c'est aussi la chair qui souffre. C'est à cette chair que les Toscans s'arrêtent et non pas à son destin. Il n'y a pas de peintures prophétiques. Et ce n'est pas dans les musées qu'il faut chercher des raisons d'espérer. (OC I, p. 128-129)

Le peintre ne vise pas l'émotion mais la vérité – et la vérité, selon lui, réside dans le corps, dans l'instant du corps tel que le peintre le saisit et le fixe sur la toile. L'indifférence, le détachement des regards, oblige à se centrer sur la souffrance, immense et sans espoir. Le Christ n'est pas le futur ressuscité mais un supplicié, à travers lequel on rejoint l'océan de la souffrance humaine, et non l'espoir d'un au-delà.

À la fin de l'essai « Le Désert », en une sorte d'effet de bouclage, Camus revient sur Piero della Francesca et ce second extrait semble répondre au premier, par-delà la méditation des deux parties centrales de l'essai ; mais, cette fois, c'est de *La Résurrection* qu'il s'agit :

C'est sur ce balancement qu'il faudrait s'arrêter : singulier instant où la spiritualité répudie la morale, où le bonheur naît de l'absence d'espoir, où l'esprit trouve sa raison dans le corps. S'il est vrai que toute vérité porte en elle son amertume, il est aussi vrai que toute négation contient une floraison de « oui ». Et ce chant d'amour sans espoir qui naît de la contemplation peut aussi figurer la plus efficace des règles d'action. Au sortir du tombeau, le Christ ressuscitant de Piero della Francesca n'a pas un regard d'homme. Rien d'heureux n'est peint sur son visage – mais seulement une grandeur farouche et sans âme que je ne puis m'empêcher de prendre pour une résolution à vivre. (OC I, p. 136)

De la souffrance désespérante, on passe à un consentement sur lequel nous reviendrons. La contemplation de la beauté mène à un chant d'amour, qui suscite le bonheur. Mais, il faut y prendre garde, le tableau lui-même n'est pas invitation à l'espoir, même s'il s'agit de résurrection. Si le Christ du peintre « n'a pas un regard d'homme », Camus ne le perçoit pourtant pas comme un Dieu vainqueur ; au contraire ! La « résolution à vivre », perceptible sur son visage, c'est également celle

---

un approfondissement en trois mouvements, ponctués par cette réflexion du narrateur : "Irai-je plus loin ?" ; " Mais, pourtant, ce n'est pas là qu'il faudrait s'arrêter", "C'est sur ce balancement qu'il faudrait s'arrêter". Et ces trois mouvements vers la beauté, l'équilibre et l'amour sont autant ceux d'un approfondissement que d'une ascension, des cloîtres de la Santissima Annunziata et de Santa Maria Novella jusqu'à Fiesole, puis du haut du jardin Boboli. » (*op. cit.*, p. 22)

de l'homme-philosophe Camus, à la fin de cette méditation sur la vie et la mort qu'est « Le Désert » – et c'est aussi ce à quoi il invite le public (du tableau et du texte).

La mention suivante de Piero della Francesca sous la plume de Camus ne se situe pas dans une méditation sur l'art : c'est une notation des *Carnets* qui date de 1949, quand il travaille à ses textes sur la révolte. Il s'agit de la permanence de l'oppression dans l'histoire mais c'est l'image de *La Flagellation* qui lui vient à l'esprit : « Pendant des millénaires, le monde a été semblable à ces peintures italiennes de la Renaissance où, sur les dalles froides, des hommes sont torturés tandis que d'autres regardent ailleurs dans la distraction la plus parfaite » (*OC IV*, p. 1062). Le Christ de Piero, porteur de toute la douleur du monde, devient alors le paradigme de l'homme opprimé, dans ou devant lequel, un jour, surgit une réaction viscérale de révolte.

On retrouve d'ailleurs Piero della Francesca au détour de la réflexion sur le rapport entre « révolte et art » que Camus mène dans son essai philosophique *L'Homme révolté* publié en 1951 ; il analyse le choix qui préside à tout geste artistique, en particulier par rapport au temps :

De même, la peinture de sujet isole dans le temps comme dans l'espace l'action qui, normalement, se perd dans une autre action. Le peintre procède alors à une fixation. Les grands créateurs sont ceux qui, comme Piero della Francesca, donnent l'impression que la fixation vient de se faire, l'appareil de projection de s'arrêter net. Tous leurs personnages donnent alors l'impression que, comme par le miracle de l'art, ils continuent d'être vivants, en cessant cependant d'être périssables. [...] Qui regardait les mains du bourreau pendant la flagellation, les oliviers sur le chemin de la Croix ? Mais les voici représentés, ravis au mouvement incessant de la Passion, et la douleur du Christ, emprisonnée dans ces images de violence et de beauté, crie à nouveau tous les jours parmi les salles froides des musées. Le style d'un peintre est dans cette conjonction de la nature et de l'histoire, cette présence imposée à ce qui devient toujours. L'art réalise, sans effort apparent, cette réconciliation du singulier et de l'universel dont rêvait Hegel. (*OC III*, p. 281-282)

La réflexion sur le miracle de la peinture a partie liée avec la révolte contre la douleur humaine. Mais, ici, il y a plus : la peinture fixe, pour toujours, la qualité unique d'un instant, qui pourra ensuite être appréciée dans ses détails un à un, alors que, dans la vie, l'instant – même s'il est infiniment précieux – ne peut être saisi que de façon partielle et éphémère. Pour dire ce miracle, le nom qui vient sous la plume de Camus, c'est celui de Piero della Francesca, celui dont Camus ne saurait oublier qu'il a peint ce moment inouï de la Résurrection (inouï non pour des raisons théologiques mais parce que, comme le rappelle Daniel Arasse<sup>12</sup>, cet événement, personne n'y a assisté ; les Évangiles ne nous en rapportent que les suites). Si le Christ de la Flagellation est vivant mais non périssable, autant que celui de la Résurrection, c'est par le miracle de l'art, non comme affirmation de sa divinité.

Camus revient une dernière fois sur Piero della Francesca dans ses *Carnets* lors de son voyage de 1955 en Italie. Il a vu ou revu des œuvres majeures du peintre à Urbino (la *Flagellation*), à San Sepolcro (la *Résurrection*), à Monterchi (la *Madone del Parto*), à Arezzo (la *Légende de la vraie Croix*). Ses notations sont elliptiques mais très fortes :

Urbino. Ces petites villes bien closes, austères, silencieuses, refermées autour de leur perfection. Au cœur des sévères murailles, les personnages indifférents de la « Flagellation » attendent éternellement, devant les anges et la hautaine madone de della Francesca. San Sepolcro. Christ est ressuscité. Et le voici qui se dresse hors du tombeau, farouche militant. Nouvelles fresques de Piero della Francesca. [...] Le poids de la Ste Croix. Madone del Parto. (*OC IV*, p. 1238)

On y retrouve la méditation sur le rapport au temps et à la vie, la présence des corps, le détachement des regards : tout ce que, déjà, il avait perçu chez le peintre en 1937.

---

<sup>12</sup> Daniel Arasse, « Note sur La Résurrection du Christ de Piero della Francesca », entretien réalisé en 2001 par Olivier Capparas et Pascal Gibourg. [www.lampe-tempete.fr/arasse.html](http://www.lampe-tempete.fr/arasse.html)



## Bilan

On le voit : Camus ne regarde pas les tableaux en spécialiste d'une technique ou en historien de l'art. Franck Planeille livre une analyse très juste du regard du jeune homme :

Il y a ainsi dans le regard camusien sur l'art un peu de celui d'un « primitif » au sens où il n'est d'aucune école, d'aucune culture, lui qui est né et vient de « villes sans passé ». Il ne découvre que ce qui lui parle. Ou plutôt, il ne parle que de ce qui se découvre en lui d'une fraternité secrète et jusque là perçue dans la joie ou dans la solitude de la méditation.<sup>13</sup>

L'analyse reste juste pour le regard de Camus dans les décennies suivantes.

Un bref retour sur les contextes – biographique et textuel – dans lesquels se rencontrent les extraits que nous venons de lire nous fera mieux saisir pourquoi Camus regarde Piero della Francesca en artiste qui veut comprendre ce qui animait le peintre, *et* en philosophe. Dans l'été 1937, il est en train de décider de se consacrer bien davantage à son œuvre : il vient se ressourcer auprès des peintres toscans. Il est en même temps en train de concevoir les deux premières étapes du parcours qui va rythmer sa création : le cycle de l'absurde puis celui de la révolte. Les notes des *Carnets* qui donneront naissance à l'essai « Le Désert » montrent la profondeur de sa réflexion sur cette double expérience humaine, vécue conjointement même si l'œuvre va les aborder successivement. Et c'est au cœur du cycle de la révolte, c'est-à-dire avec *l'Homme révolté* que, nous l'avons dit, il mentionne à nouveau Piero della Francesca. Quant aux notes des *Carnets* en 1955, c'est un homme mûr, marqué par des épreuves de toutes sortes qui revient en Italie : il vient y chercher une sérénité perdue, et une leçon de vie, et de mort. Quête de vérité sur l'expérience humaine, rapport au temps pour l'homme et pour l'artiste, refus de toute référence à une transcendance, mystère de la création artistique – Camus sait que, sur tous ces points, Piero della Francesca est un inspirateur et un frère.

Cela ne veut pas dire qu'il ne vient en Italie que pour le peintre toscan ; mais l'examen de l'environnement textuel des passages qui mentionnent Piero della Francesca montre bien le fond de la méditation dans laquelle le nom du peintre affleure de loin en loin. Dans « Le Désert », au moment où il évoque la nuit de Pise, il parle du « chant plus intérieur qu'on vient chercher ici » (*OC I*, p. 131) ; le « plus intérieur », c'est l'intime – les latinistes le savent. L'œuvre de Piero della Francesca parle à Camus à ce niveau très profond où, en lui l'homme, l'artiste et le philosophe sont étroitement liés. À ce niveau-là, les réponses trouvées en Italie ne concernent plus une question précise mais l'ensemble de l'interrogation que, dans les années 30 comme dans les années 50, Camus fait à la vie – et réciproquement.

Si, en Italie, les peintres apportent l'essentiel de la réponse, on a vu (même sans l'approfondir) que les paysages en étaient l'exact contrepoint. Mais il faut regarder aussi comment d'autres arts entrent également en ligne de compte. Dans cette même nuit de Pise, ce qui vient à la mémoire de Camus, c'est de la poésie – sous sa forme théâtrale : le chant d'amour de Lorenzo pour Jessica, les amants de Venise, à l'acte V du *Marchand de Venise* de Shakespeare ; le chant de l'amour heureux a sa place là – et non le chant des amants malheureux de Vérone (*OC I*, p. 130-131). Et, au jeune Camus qui réfléchit au geste créateur du peintre, vient une comparaison avec l'art du roman – sur laquelle je voudrais maintenant revenir. Selon Camus, les peintres, dont Piero della Francesca qu'il vient de citer, « se font les romanciers du corps » (p. 128) ; c'est que leur « matière », c'est « le présent », tel qu'il se donne dans un visage, un geste, un regard ; bref, tel qu'il se lit dans un corps, celui que le peintre donne à voir sur sa toile, celui à qui le romancier donne vie. Et on songe au personnage romanesque que Camus est en train de dessiner, lorsqu'il est en Italie puis qu'il écrit « Le Désert » : le Mersault de *La Mort heureuse* qui deviendra le Meursault de

---

<sup>13</sup> Franck Planeille, *op. cit.* p. 31.

*L'Étranger*, l'un et l'autre si près de la vie de leur corps et attachés à l'ici-maintenant, hors de toute référence à un au-delà.

Dans la peinture italienne, Camus nourrit aussi sa réflexion philosophique sur l'absurde et la révolte. La quête de la vérité, qui est à la source de la méditation du « Désert », n'est pas quête de sens. L'absurde est là : Dieu n'existe pas ; l'homme aspire à un absolu dont la beauté – celle des paysages comme celle des femmes – est l'une des faces ; mais il doit mourir. Cet absurde, Camus vient le méditer devant les peintures toscanes :

Mais on comprend aussi que par vérité je veux seulement consacrer une poésie plus haute : la flamme noire que de Cimabué à Francesca les peintres italiens ont élevée parmi les paysages toscans comme la protestation lucide de l'homme jeté sur une terre dont la splendeur et la lumière lui parlent sans relâche d'un Dieu qui n'existe pas. (p. 129)

Franck Planeille parle d'une « ouverture à ce qui, dans un éclair, donne accès à un sens plus haut de l'œuvre et par-delà elle, quelque chose comme une transcendance non vers Dieu mais vers un sens plus épuré de l'humain »<sup>14</sup>. Ce sens de l'humain passe par le corps ; et on a vu avec quelle intensité Camus scrute les corps dans les tableaux des maîtres toscans. Corps souffrant du Christ flagellé ou succombant sous le poids de la Croix ; corps en plénitude de la Madone del Parto : même quand ils sont particularisés par des détails qui disent l'intensité de l'expérience du corps, ils sont universalisés par ce vide des regards qui interdit la communication dans l'émotion mais invite à la réflexion. Pour Camus, les êtres dans la peinture de Piero della Francesca sont humains, pleinement humains, au plus près des expériences fondamentales de la vie et de la mort. Car si le peintre opère ce miracle de fixer l'instant, en même temps, il regarde et oblige à regarder la mort en face. Le Christ de *La Résurrection*, homme et non Dieu, jaillit de son tombeau avec une farouche volonté de vivre, que n'a pas entamée l'expérience de la mort.

Dans Piero della Francesca, et plus largement dans l'expérience de la Toscane – paysages et cloîtres inclus – Camus nourrit sa méditation sur l'absurde et la révolte *à la fois* ; plus précisément, elle prend la forme d'une subtile articulation du refus et du consentement : très loin de toute résignation, il faut maintenir intacte la révolte contre la mort – et en même temps consentir à la vie, l'amour et la beauté, tout en les sachant éphémères, et d'autant plus, peut-être, qu'ils sont éphémères. Les moines de Florence, qui ont renoncé à tout pour rejoindre « le désert », ne nient pas la beauté : ils se mettent en même temps face à la beauté et à la mort – mais la réponse qu'ils donnent c'est : Dieu. Le penseur, lui, donne la réponse : refus de l'espérance *et* volonté de vivre et d'aimer<sup>15</sup>.

L'Italie apprend à vivre, à revivre, à vivre debout. En 1937, il écrivait dans ses *Carnets* :

« Une année brûlante et désordonnée qui se termine et l'Italie ; l'incertain de l'avenir, mais la liberté absolue à l'égard de mon passé et de moi-même. Là est ma pauvreté et ma richesse unique. C'est comme si je recommençais la partie; ni plus heureux ni plus malheureux. Mais avec la conscience de mes forces, le mépris de mes vanités, et cette fièvre, lucide, qui me presse en face de mon destin. » (*OC II*, p. 833-834)

Et, en 1955, juste à son retour d'Italie, il écrit à son maître Jean Grenier que ce voyage l'a « redressé<sup>16</sup> » : il y a puisé des forces pour se tenir debout, du point de vue physique face à la maladie, psychologique face aux détracteurs, artistique pour reprendre les projets d'écriture. L'Italie apprend aussi une forme de mesure dans la quête du bonheur. Et lui, l'agnostique qui n'espère pas en un au-delà, ajoute cette phrase étrange : « L'Ombrie (la route de Montesansarino à Sienne) est la

<sup>14</sup> Franck Planeille, *op. cit.*, p. 31.

<sup>15</sup> Il écrivait dans les *Carnets* en septembre 1937 : « Vie au visage de larmes et de soleil, vie dans le sel et la pierre chaude, vie comme je l'aime et je l'entends, il me semble qu'à la caresser, toutes mes forces de désespoir et d'amour se conjugueront. Aujourd'hui n'est pas comme une halte entre oui et non. Mais il est oui et il est non. Non et révolte devant tout ce qui n'est pas les larmes et le soleil. Oui à ma vie dont je sens pour la première fois la promesse à venir. » (*OC II*, p. 833)

<sup>16</sup> *Correspondance Albert Camus – Jean Grenier*, *op. cit.*, p. 201.

terre de la résurrection. Je veux dire que c'est là qu'on imagine les amis, les amants, se retrouver après la mort<sup>17</sup> » ; on est ici dans le registre du mythe, et non d'une quelconque foi religieuse : comme les Champs Élysées des Anciens, la Toscane devrait être le lieu des retrouvailles heureuses.

Sous l'égide de Piero della Francesca, l'Italie apprend à bien vivre pour se préparer à bien mourir. Dans ses notes du voyage de 1955, après avoir mentionné brièvement les œuvres du grand peintre qu'il a vues ou revues, Camus laisse s'épanouir son lyrisme. Il faut citer longuement ce beau passage ; tous les lieux qu'il mentionne sont hantés par Piero :

La vallée de San Sepolcro où il faut revenir à la fin d'une vie. Vaste, égale, sous le ciel détendu, elle garde le secret. [...]

Je voudrais revenir à la fin de ma vie sur le chemin qui descend dans la vallée de San Sepolcro, le descendre lentement, marcher dans la vallée entre les oliviers frêles et les longs cyprès et trouver dans une maison aux murs épais et aux pièces fraîches une chambre nue à l'étroite fenêtre d'où je puisse regarder le soir descendre sur la vallée. Je voudrais retourner au jardin du Prato, à Arezzo, et refaire la promenade du chemin de garde sur la forteresse, un soir, pour voir la nuit s'établir sur cette terre incomparable. Je voudrais [...] surtout, surtout, refaire à pied, sac au dos, la route de Monte San Savino à Sienne, longer cette campagne d'olives et de raisins, dont je ressens l'odeur, par ces collines de tuf bleuâtre qui s'étendent jusqu'à l'horizon, voir alors Sienne surgir dans le soleil couchant avec ses minarets, comme une Constantinople de perfection, y parvenir la nuit, sans argent et seul, dormir près d'une fontaine et être le premier sur le Campo en forme de paume [...]

Oui, je voudrais revoir la place inclinée d'Arezzo, le coquillage du Campo à Sienne, et manger encore à même le cœur des pastèques dans les rues chaudes de Vérone.

Quand je serai vieux je voudrais qu'il me soit donné de revenir sur cette route de Sienne que rien n'égale au monde, et d'y mourir dans un fossé, entouré de la seule bonté de ces Italiens inconnus que j'aime. (OC IV, p. 1238)

---

<sup>17</sup> *Ibid.*

## Témoignage

René HUMEZ

### *Sans titre*

Aujourd'hui, Albert Camus est mort. Ou peut-être le 4 janvier 1960, je ne sais plus. La presse disait « *Albert Camus décédé... Villeblevin... Ligne droite... Un billet de train pour Paris dans la poche... Accident absurde...* ». Cela ne veut rien dire ? C'était peut-être le 4 janvier 1960... C'était le 4 janvier 1960.

J'ai découvert l'écrivain Albert Camus en 1953 ; j'étais élève maître à l'école normale d'instituteurs d'Arras. Depuis, j'aime ce grand écrivain, lisant ses œuvres avec ferveur, jour après jour. Je veux ici rendre hommage à un prof de français qui savait éveiller notre intérêt. Monsieur Lebœuf n'hésitait pas à sortir du programme, afin de nous faire découvrir des auteurs « hors classiques » ; je me souviens... Julien Gracq, Louis Guilloux, Blaise Cendrars, Marcel Aymé... Et aussi Jehan Rictus ou Alphonse Allais. C'est en nous lisant le début de *Noces à Tipasa* qu'il m'a révélé l'existence de son auteur.

Camus vivait alors une période difficile : celle qui suivait la fameuse polémique avec Sartre. Mon grand regret est de n'avoir jamais osé lui écrire, plus encore de ne l'avoir jamais rencontré. Il était pourtant aimable, disponible, chaleureux, généreux... Tous le disent.

Le temps a passé. Il me fallait entrer au plus près dans l'univers de Camus. C'est Roger Quilliot, qui m'a orienté vers madame Lévi-Valensi et la SEC en 1987. Depuis j'ai eu la chance d'assister à plusieurs colloques, notamment à l'université Jules-Verne d'Amiens, à Beauvais, à Paris, à Marne-la-Vallée... Tous ont comblé mes attentes. Celles et ceux qui avaient connu Camus ont hélas maintenant disparu. Je me souviens d'avoir eu le plaisir d'être assis près de Robert Namia... C'était à Amiens. Il m'avait parlé chaleureusement de Camus et de son amour pour le théâtre. Je me souviens également avoir pu échanger quelques mots avec Marguerite Dobrenn.

J'évoquerai enfin deux « rencontres » très fortes avec Camus. La plus ancienne en 1965. Alors militant au SNI (syndicat national des instituteurs), j'ai eu la chance de faire partie d'une délégation invitée à un stage de formation par la section SNI d'Alger (la coopération existait encore 3 ans après les accords d'Évian). Entre les séances de travaux, nos hôtes avaient organisé une soirée en hommage à la mémoire de Camus, suivie le lendemain d'une excursion à Tipasa. C'est avec les yeux de Camus que j'ai découvert la cité antique : pleine Méditerranée... et plein soleil. Au loin, « *le Chenoua s'agenouillait dans la mer* ». L'émotion ne se décrit pas. La stèle gravée par Louis Benisti était là, figée parmi les ruines : « *Je comprends ici ce qu'on appelle gloire : le droit d'aimer sans mesure* ». Elle nous rappelait à tous que Camus aimait sans mesure certes, mais que sa mère était au cœur de cet amour.

La seconde : le 5 mars 1999. De passage à Bourges, je décidai, sans aucune préparation et surtout sans invitation, de rentrer dans le Nord en faisant un détour par Vézelay. Mon projet un peu fou : rencontrer Jules Roy, dont je suis un lecteur fidèle, au « Clos du couvent » devenu sa maison face à la basilique ! À 16h30, je sonne, Tania sa compagne m'ouvre et me permet de converser avec lui pendant 30 minutes. Jules Roy m'attend à l'étage, à l'entrée de son bureau qui est aussi sa chambre. À la tête de son lit est accroché un grand portrait de Camus. Nous échangeons des souvenirs... Il parle un peu de lui, de sa vie recluse, lui, un homme d'aventure ! Mais surtout de Camus... Ce fut, me dit-il avec émotion, un moment précieux, et pour moi donc ! J'avais approché une nouvelle fois Camus grâce à la spontanéité, à la gentillesse de cet écrivain de grande qualité qui devait nous quitter le 15 juin 2000. Jules Roy comme Camus, même si l'empreinte de ce dernier est universelle, font partie des grands artistes qui nous aident à vivre au-delà du temps.

Camus est mort le 4 janvier 1960 dans un tragique accident d'automobile ! Oui, c'est absurde ! Mais... son humanité, son génie créateur, son œuvre, demeurent. Camus est toujours présent.

## Ma rencontre avec Camus

[Voici le témoignage d'un membre japonais de la SEC qui a assisté à la réunion du 2 juin 2018 à Dokkyo].

**T**out d'abord, je veux dire combien je suis contente d'assister à cette réunion. Venir écouter une conférence est pour moi une première expérience. Vous devez vous demander : « Qui est cette personne ? »

Permettez-moi de me présenter.

Je m'appelle Misato Niida : je suis juste une femme au foyer, sans profession, sans aucune expérience professionnelle. Pourquoi me suis-je inscrite à cette société ? C'est tout à fait par hasard, il y a un an. J'ai eu l'occasion d'écouter le discours de Camus à l'occasion de la réception du Prix Nobel. Cela m'a énormément touchée malgré mon faible niveau en Français.

Je n'ai tout d'abord pas cru que ce texte avait été écrit soixante ans auparavant. On dirait que ce message est fait pour nous, maintenant. Camus pressentait-il déjà l'état catastrophique du monde actuel ? Ce n'est pas seulement un message : c'est aussi un poème de l'amour, de la nostalgie, de l'humanisme... Ce texte est en même temps un message très fort et un doux poème. C'est magnifique ! En écoutant ce discours, j'ai presque pleuré !

L'émotion m'a bouleversée et je me suis précipitée sur les livres de Camus. C'est ma deuxième rencontre avec cet auteur. J'avais lu *L'Étranger* il y a à peu près 40 ans. À ce moment-là, je n'étais, hélas ! pas capable de comprendre. Je le regrette beaucoup.

Je voudrais tout connaître de lui : sa vie, sa philosophie, ses pensées, ses œuvres...

Mon Français n'est pas formidable. Pourtant, je préfère lire Camus en Français même si c'est avec un dictionnaire à portée de main. J'aime ses phrases originales ; mais souvent, je comprends mal. J'ai donc cherché à rencontrer des gens avec lesquels je puisse parler de Camus ; j'en ai besoin.

Et j'ai trouvé cette société. Pourtant, j'ai hésité à m'inscrire parce que je ne suis rien du tout. C'était gênant pour moi. Mais je me disais que je n'étais plus jeune pour apprendre et qu'il ne fallait pas rater ma chance.

J'imagine que M. Mino ne pense jamais que je suis une personne inconnue. Je vous remercie d'avoir accepté mon inscription.

## Parutions

[La revue de la Société des Études Camusiennes, *Présence d'Albert Camus*, publie tous les ans une Bibliographie et les comptes rendus des principaux ouvrages consacrés à Camus.]

[Nous remercions tous ceux qui mènent une veille active pour que nous parvienne le maximum de renseignements – en particulier l'infatigable Philippe Beauchemin, dont la passion camusienne n'a d'égale que son amour pour « la Belle Province ».]

### ➤ **Sur Camus**

#### **Livres :**

➤ Charles Juliet, *Deux lectures décisives*, Préface d'André-Guy Couturier, La petite guêpine, Collection « Rapport à... », 56 p., février 2018. Charles Juliet évoque deux livres qui l'ont profondément marqué pour des raisons différentes : *L'Étranger* d'A. Camus et *Le Dieu nu* de Robert Margerit. Trois lettres inédites de Robert Margerit complètent l'ensemble.

➤ La Bibliothèque idéale du 1, *L'Étranger* d'Albert Camus, avec Boualem Sansal, Raphaël Enthoven, Julien Bisson et un poster de Jacques Ferrandez, dans le 1 des Libraires daté du 24 août 2018.

#### **Articles :**

➤ Pascale Devette, « L'universel dans la différence. La contradiction comme méthode de perception chez Simone Weil et Albert Camus », *Cahiers Simone Weil*, tome XLI, n° 1, *Une lecture des religions* II, mars 2018, p. 23-51.

➤ Hans Peter Lund, « Albert Camus et Chateaubriand », *Société Chateaubriand Bulletin* n° 60, La Vallée-aux-Loups, 2018, p. 33-37

➤ Brigitte Sändig, compte-rendu (en allemand) de : Hans Peter Lund, *Camus - au delà de l'absurde*, dans: *Romanische Forschungen*, vol. 130 (2018), no 3, p. 421-423

➤ Jeanyves Guérin, *Albert Camus, un justo en la ciudad*, in Maximiliano Fuentes et Ferran Archiles-Cardona (dir.), *Ideas comprometidas*, Madrid, Akal, 2018, p. 185-213.

#### **Textes en ligne :**

➤ Antoine Antonini, « Le message d'Albert Camus », *Commentaire*, n° 161, printemps 2018, p. 151-161.

Le texte d'une conférence prononcée par Antoine Antonini, grand admirateur de Camus, à l'Institut français de Naples en 1960, peu après la mort de l'écrivain. Présentation par Jean-Claude Casanova.

<https://www.cairn.info/revue-commentaire-2018-1-page-151.htm>

### ➤ **Autour de Camus**

➤ Charles Pépin, *La Joie*, Allary Éditions, 2015. Un roman autour du personnage de Solaro, inspiré de Meursault, à partir de l'évidence que celui-ci connaît la joie.

## Disparition

### Un modèle s'est éteint

Dimanche 25 avril, est décédée, à Oviedo (Espagne), Dalia Alvarez Molina, âgée de 58 ans. Son nom était relativement familier pour les camusiens : née à Paris, petite-fille de Juan Manuel Molina, *Juanel*, elle avait suivi toute la famille dans son retour en Espagne, au moment de la « transition ». Physiquement, elle ressemblait à sa mère, et à sa grand-mère, Lola Iturbe, libertaire largement reconnue, elle aussi. Quant à son caractère, exemplaire en tous points, son courage n'avait d'égal que son intégrité et sa générosité, qui se manifestait aussi bien dans son milieu professionnel universitaire que dans son entourage plus familial, et dans son sens profond de la solidarité avec les victimes.

Elle avait souvent présenté des travaux en rapport avec l'œuvre camusienne. Et surtout, en 2014, elle avait pris part à la réédition de la sélection de textes, traduits par Juanel en 1966 : *¡España libre !* (Ed. La linterna sorda).

Hélène RUFAT

## Sociétés amies

- Les « Amitiés Internationales André Malraux » (AIAM) ont organisé plusieurs manifestations :
  - les 6 et 7 avril 2018, une « Balade littéraire André Malraux » à Paris et une conférence « Carl Einstein, 1885-1940. Itinéraires d'une pensée moderne » par Liliane Meffre
  - le 9 juin, à Paris
    - son Assemblée Générale
    - une conférence d'Évelyne Lantonnet sur son dernier ouvrage *André Malraux ou les métamorphoses de Saturne*
    - une projection du film de Malraux *Espoir – Sierra de Teruel*, pour le 80<sup>e</sup> anniversaire de la sortie du film, suivie d'une table ronde avec, entre autres, Antoni Cistero et Gérard Malgat, auteur et traducteur de *Champ d'Espoir – le roman de Sierra de Teruel*.
  
- Le « Centre Joë Bousquet et son temps » organise les samedi 22 et dimanche 23 septembre, des rencontres coordonnées par René Piniès : *Ecrire, penser - Poésie et philosophie. Les chemins d'une poétique du langage*, autour de Benjamin Fondanes, Simone Weil, Joë Bousquet et de poètes contemporains.

Le samedi matin est consacré à Fondane, Chestov et Weil, le samedi après-midi, à Joe Bousquet, et le dimanche matin à des écritures contemporaines.

Adresse: Maison des mémoires, 53 rue de Verdun, 11000 Carcassonne

Plus d'informations :

<http://www.carcassonne.org/manifestations/joe-bousquet-de-la-blessure-lecriture>



